

## M-C.Cadeau : La question de l'identité féminine

Conférencier: [M-C. Cadeau](#) [1]

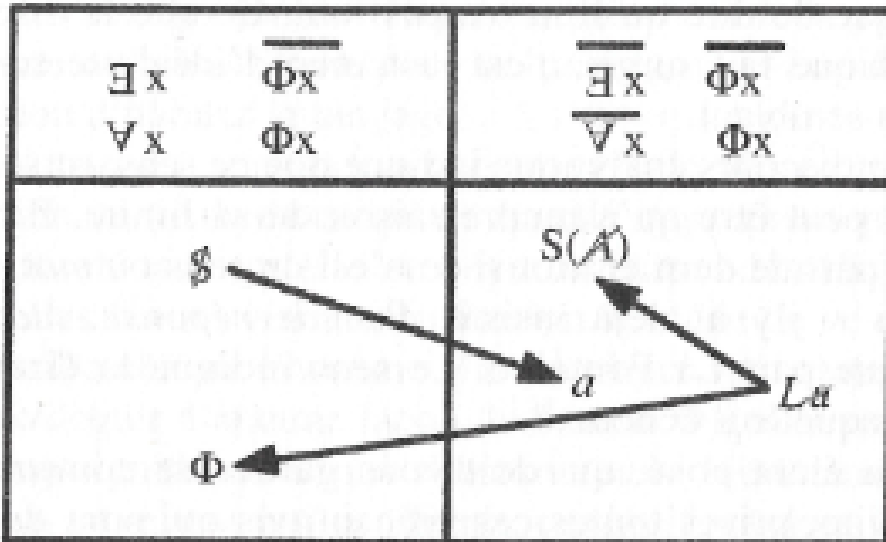
EPHEP, le 12/10/2015

### Abord de la division de la jouissance

Je vais donc vous parler de l'identité féminine et comme nous sommes ici néanmoins dans un cycle de philosophie et de psychanalyse, je vais insister sur l'apport philosophique voire théologique de Lacan à partir bien sûr, du réel de la clinique. Mais je laisserai de côté de nombreux problèmes et développements cliniques qu'appelle la question féminine. Les formules ou mathèmes de la sexuation se trouvent dans le célèbre séminaire de Lacan *Encore*. Lacan fait allusion dans ce séminaire à Sainte Thérèse d'Avila, dont c'est le cinq centième anniversaire cette année. Si vous allez voir à Rome la fameuse statue du Bernin, vous verrez avec quelle subtilité il sculpte la jouissance extatique de Thérèse. La statue est en outre entourée de bas reliefs très humoristiques évoquant les docteurs de l'Eglise ébahis, cherchant fébrilement dans les livres une explication de ce qu'ils voient. L'extase de Sainte Thérèse, la jouissance amoureuse d'une femme concerne, non pas toutes les femmes puisque on ne peut jamais dire « toutes » lorsqu'on parle des femmes, mais néanmoins concerne la position féminine.

Avant de prendre cette question de l'être et de la jouissance, je voudrais reprendre le plus simplement possible pourquoi le « pas tout » que vous retrouvez dans les formules de la sexuation s'impose à Lacan comme une nécessité, qualifiant le parlêtre en position d'altérité. Je rappelle que la position dite féminine ne concerne pas seulement les femmes puisque la position d'altérité concerne tous les parlêtres qui ne sont pas dans la filiation directe du père.

Pour que l'on puisse écrire le rapport sexuel il faudrait suivant notre logique commune qui est aristotélicienne, il faudrait que l'on puisse écrire deux propositions universelles : « Tous les hommes ont le phallus », proposition universelle affirmative et « Aucune femme n'a le phallus », proposition universelle négative. Ce sont des énoncés qui posent une essence ou un être concernant le sujet de la proposition. Or si il est relativement facile de montrer que la première proposition, « tous les hommes ont le phallus » (évidemment Lacan raffina en disant « ne sont pas sans avoir le phallus ») mais je passe, tous les hommes ont le phallus ou mieux tous les hommes sont castrés, ce qui revient au même, cette proposition ne se soutient que de l'exception du Père, hors castration, d'un UN AU MOINS UN. Le dit côté féminin ou de l'Autre est plus complexe. L'écriture de l'universelle négative féminine ne se soutient pas, c'est ça le problème. Mais seul le passage à l'écriture logico-mathématique de la fonction phallique le montre. Là je vous précise des éléments que vous lirez dans Lacan sans toutefois entrer dans les détails. Lacan doit passer de la logique propositionnelle d'Aristote, proche du discours, à l'écriture logico-mathématique de la fonction phallique. On ne peut pas écrire une proposition universelle négative concernant les femmes et leur rapport au phallus. En effet, il faudrait écrire, « tout  $x$  non  $\phi$  de  $x$  », ce qui n'est pas dans le tableau des formules de la sexuation bien sûr parce que cela signifierait soit que toutes les femmes n'ayant pas de rapport au phallus seraient psychotiques, soit que la fonction se nierait elle-même puisque aucun  $X$  ne pourrait y répondre. La solution de cette impasse a beaucoup tourmenté Lacan et c'est par un coup de force, hérétique pour la logique (ce qui montre bien que Lacan fait passer la clinique avant la logique) que Lacan trouve la solution à cette impasse.



Les formules de la sexuation

Il fait passer la barre qui négative la fonction – non phi de x – sur le quanteur « tout ». Ainsi nous arrivons à la formule « pas tout x phi de x ».

Cela se lit ce n'est pas de « tout x » que la fonction phallique peut s'écrire. Ce qui ne signifie pas que certaines femmes seraient phalliques et d'autres pas, mais que les femmes ne sont pas « toute phallique » donc « pas toute » dans la castration. L'impasse logique c'est donc de ne pouvoir intégrer les femmes dans l'universel. Pas de proposition universelle les concernant. L'impasse sexuelle qui lui est liée, c'est donc qu'elles n'occupent pas le même espace que les hommes. Elles occupent donc le réel, elles constituent la réponse du réel à la sollicitation du symbolique qui vient du côté mâle, et elles y répondent au titre de leur singularité. C'est à dire une par une singularité, même pas particularité. Singularité qui seule échappe à la logique de l'universel. Nous sommes hors logique Aristotélicienne. Mais, leur singularité, attention, n'est pas celle de l'exception. Elles ne sont pas en position d'exception, elles sont singulières. Même si effectivement la pathologie, c'est à dire la clinique, nous montre bien la tentation pseudo paranoïaque constante des femmes de faire de cette singularité une exception. L'exception c'est la position du Père qui échappe à la castration. Il demeure que ce « pas » du « pas toute » est posé explicitement par Lacan comme indéterminé et pire, contingent donc, qui pourrait n'être pas.

Donc entre les femmes qui vont se prévaloir d'être « toute phallique », ou bien « toute pas phallique », ou bien « pas du tout phallique », c'est à dire l'hystérique, l'anorexique voire la psychotique, eh bien nombre de questions s'ouvrent sur une clinique très complexe de ce « pas » qui doit être pris, plus que jamais, cas par cas. Bien sûr la clinique c'est toujours cas par cas, mais ici particulièrement subtile du fait qu'il s'agit de tenter de repérer la mesure de la béance que ce « pas » ouvre dans le « tout ». Il peut y avoir évidemment une infinité de possibilités.

D'où la question classique de la folie des femmes depuis longtemps repérée dans la psychiatrie, la grande psychiatrie, la psychiatrie classique qui commence au XVIème siècle avec Ambroise Paré. C'est avec Griesinger mais surtout avec le psychiatre Français Moreau de Tour, que fut soutenu le concept de folie hystérique, déjà à différencier de l'hystérie. Distinction que reprenait Freud, ce que l'on oublie très souvent d'ailleurs, car Freud distinguait très clairement la grande et la petite hystérie. La petite hystérie c'est, si vous voulez, Dora. La grande c'est Mère Jeanne des Anges, nous voilà déjà dans un couvent, Mère Jeanne des Anges, cette célèbre Supérieure du couvent des Ursulines de Loudun, lors de l'affaire Urbain Grandier, c'est à dire du dernier procès en sorcellerie qui eut lieu en France à la fin du règne de Louis XIV et qui se termina par une condamnation au bûcher, non pas de Mère Jeanne des Anges mais du confesseur et une exécution effective. Jeanne donc, Supérieure du couvent, diabolisée, Jeanne, à côté des attaques hystériques classiques, présentait des hallucinations visuelles et auditives ainsi que sept personnalités différentes correspondant à sept démons dont elle était possédée. Ni Gilles de La Tourette, ni Charcot ne s'y trompèrent et pas plus Freud. Il ne s'agissait pourtant pas de psychose mais de « folie ». Alors, je laisse de côté l'hystérie, vous allez voir que le « pas tout » ouvre à tout à fait autre chose justement.

La spécificité d'une clinique féminine est donc très repérée, même si des hommes peuvent présenter les mêmes types de symptômes, ce que Charcot fera admettre comme vous savez, officiellement hommes dont nous dirons de nos jours qu'ils sont

en position féminine. Il est certain, puisque « féminine » c'est une position subjective que ne recouvre pas l'anatomie. C'est une position du sujet dans le rapport au grand Autre, au phallus, à l'objet a, etc. Il est certain qu'en ce qui concerne les femmes, il arrivera à Lacan de dire que dans la castration, « elles y sont si peu vraiment », vraiment « pas toute » donc, « mis à part » ajoute-t-il « un petit rien insignifiant elles ne sont pas castrables ».

Et effectivement ce « pas toute » va être une solution éclairante quant à cette clinique protéiforme, basculant de la dissolution pseudo schizophrénique comme Mère Jeanne des Anges, à la rigidité pseudo-paranoïaque dont je vous parlais tout à l'heure, et de toute manière, posant cette question, le « pas toute » suppose-t-il toujours une moitié folle en chaque femme ? Question.

Cela éclaire immédiatement les difficultés du désir féminin, puisque le désir est lié à la loi du Père donc à la castration. On comprend mieux peut-être ou bien différemment pourquoi Freud s'est heurté à la question du désir féminin et qu'il n'a pas pu répondre même à la question : que veut une femme ? En effet que veut une femme puisqu'elle n'est « pas toute » dans la castration. Nous rencontrons dans la clinique tant de jeunes femmes qui veulent un enfant, un homme sans doute, mais au-delà de cet automatisme phallique - puisqu'évidemment avec mari et enfants nous sommes dans la jouissance phallique - eh bien au-delà de cet automatisme phallique, elles ont bien du mal à se repérer dans ce qu'il en serait d'un désir sans aucun fantasme inconscient qui leur serait propre. Malgré les investissements, évidemment sublimatoires, la danse, la peinture, la musique etc. Elles rencontrent plutôt, elles le disent, un blanc subjectif, une sexualité qui s'ennuie ou qui ne s'allume pas facilement. À cela fait exception justement, les patientes hystériques fortement identifiées au père. Cette problématique subjective peut se traduire aussi par la difficulté de dire non aux sollicitations érotiques des hommes qui ne leur conviennent pas ou alors d'opposer un non massif et défensif à tous. Mais son désir à elle, elle ne sait pas trop. Cette difficulté peut se lire sur les formules de la sexualité dans la relation que la formule « pas toute x phi de x » ouvre avec la formule « il n'existe pas d'x non phi de x ». C'est évidemment une formule surprenante puisque c'est la formule qui dit que rien ne fait objection, donc limite au « pas tout x ». En ce point la fonction phallique est annulée, alors que du côté masculin la fonction phallique est seulement suspendue par le Père. Le Père suspend la fonction puisque il dit non. Il est l'exception qui dit non mais il existe.

Tandis que du côté féminin rien ne fait objection. Autrement dit et pour le dire très vite, il n'y a pas de modèle, il n'y a pas d'Idéal féminin qui tienne symboliquement, il n'y a pas de « fondatrice ». Ceci nous permet de bien préciser, mais je n'en ferai pas la démonstration, je vous renvoie aux articles de Marc Darmon, que « pas toute » n'est pas pris en extension, encore une fois, c'est à dire que le « pas tout » féminin est à distinguer d'autres formules où se trouve exprimé qu'il n'y a « pas tout ».

Cela me permet de souligner le paradoxe du côté masculin, ou l'exception du Père fonde et décomplete le « tout » homme. Cela s'éclaire de ce que le Un de l'exception surgit du 0 comme le montre l'étude des fondements de l'Arithmétique.

Mais ceci n'est possible que dans un ensemble fermé. Pour ceux qui ont fait un peu de mathématiques des Ensembles, ils se souviendront que les Ensembles peuvent être fermés ou ouverts. Du côté masculin il est évident que l'ensemble est fermé et que l'on peut trouver une exception qui fonde effectivement l'Universel masculine. Mais si l'ensemble est ouvert sur l'infini comme l'est celui des parlêtres en position féminine, il est facile de saisir qu'aucune exception ne peut être construite.

-

La femme qui serait en position de fondatrice ne serait pas seulement Autre mais Autre de l'Autre, ce qui est un impossible. Cet Autre de l'Autre fait trou, en rapport avec le refoulement originaire.

Donc, si les femmes forment un ensemble ouvert, où chacune à sa manière n'est « pas toute » dans la fonction phallique, alors leur désir reste en suspens, ou plutôt il est impossible d'écrire la formule du fantasme qui leur serait spécifique. En revanche le travail se relance du côté de leur jouissance. Je dis relance parce que à la fin du séminaire *Ou pire* c'est à dire juste avant *Encore* Lacan avait laissé entendre qu'il allait s'arrêter là. Mais son travail est relancé par cette question.

Alors à notre grande surprise après la mathématisation considérable du séminaire *Ou pire* c'est plutôt avec une conceptualisation philosophique et théologique que l'on aurait pu croire assez bêtement dépassée, que Lacan aborde la question de la jouissance. En particulier à travers une reprise de celle de l'être et de l'amour. Il précise même que le truc mathématique n'est pas celui de la psychanalyse. Mais évidemment il n'en maintient pas moins la nécessité absolue de la logique et du logico-mathématique. Vous voyez comment les positions de Lacan ne sont jamais rigides. D'ailleurs le séminaire *Encore* débouchera sur la mathématique du nœud borroméen. Lacan travaille toujours dans la suite des Lumières mais en même temps toujours soumis au réel de la clinique.

Ce séminaire *Encore* se présente comme une élaboration reliant deux termes a priori opposés, le signifiant et son effet le signifié, et la jouissance. C'est à l'intersection de ces deux champs donc, le signifiant et la jouissance, que vient se poser la question de la féminité précisément dans la mesure où elle révèle en quoi ces deux champs, soit se recouvrent, soit se distinguent. Si la jouissance se pose comme, écoutez bien cette définition de la jouissance, ce qui ne sert à rien car elle s'oppose au principe du plaisir c'est à dire au besoin de décharge et d'auto conservation, rien de tel concernant la notion de jouissance. La jouissance sexuelle est par elle-même une certaine limitation de la jouissance parce qu'elle est une jouissance qui dépend strictement du signifiant et donc du phallus. La jouissance sexuelle est une jouissance limitée. Pour le dire en simplifiant beaucoup Lacan a toujours évoqué un champ de jouissance infini, par exemple dans le texte de 1960 des *Écrits : Subversion du sujet et dialectique du désir*, il donne à cette jouissance une dimension ontologique et cosmique ; puisque c'est d'elle dont « le défaut rendrait vain l'univers. », « et qui fait languir l'Être lui-même ». Ce sont des formules évidemment absolument ébouriffantes, très poétiques mais ébouriffantes. Cette jouissance de l'Être inaccessible au langage, infinie, pourrait s'illustrer de ce que le père du mythe de *Totem et tabou* garde en réserve, une jouissance dont les fils sont jaloux. C'est une jouissance infinie mythique qui est aussi celle du sujet qui pourrait dire « je suis ». Jouir de son Être donc, « tout comme l'univers jouirait d'Être » et n'aurait pas d'autres raisons de subsister et de venir troubler « la pureté du néant ». Vous entendez en filigrane la culture métaphysique de Lacan qui reprend à sa manière la question clé de la métaphysique : pourquoi quelque chose plutôt que rien ? Et la réponse de Lacan c'est : pour jouir bien que ça ne serve à rien. Il y a là aussi, vous pouvez l'entendre pour ceux qui ont cette culture, un écho de *L'Écclésiaste*. Mais cette jouissance est inaccessible. Le signifiant phallique nous en sépare et par la coupure qu'il introduit dans le champ de la jouissance maintient en même temps le parlêtre dans la jouissance phallique. Jouissance que Lacan appellera de semblant. Jouissance du semblant. Jouissance sexuelle autorisée par la castration et qui dépend strictement du signifiant. Dès lors, dans la jouissance sexuelle nous ne jouissons pas de notre être, « nous sommes joués par la jouissance ». En effet ce qui nous manque pour accéder à ce qui serait notre être, ce qui manque au « je suis » pour être symbolisé possiblement dans le langage, c'est l'appui du signifiant qui arrêterait le renvoi infini d'un signifiant à l'autre, c'est à dire justement, le signifiant de l'Autre de l'Autre, du « tout autre » dont je parlais tout à l'heure, dont le manque s'écrit donc S de grand A barré.

Il peut aussi bien se lire comme manque dans l'inconscient de l'autre sexe. Il n'y a pas de symbolisation dans l'inconscient du sexe féminin et c'est bien tout le problème. Ce qui fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Il n'y a pas de symbolisation dans l'inconscient du sexe féminin, il y a l'Autre mais pas le sexe féminin. Et donc il n'y a qu'un phallus ! Eh oui ! Puisque lui-même est le signifiant de l'Un. Il n'y en a pas un pour papa et un pour maman. Voilà c'est comme ça.

On peut lire sur le tableau des formules de la sexualité que la subjectivité féminine s'écrit La barré, à partir de ce mathème partent deux flèches l'une qui va vers S de grand A barré et l'autre vers grand phi, ces deux flèches explicitent la division de la jouissance féminine.

Vous pouvez aussi lire cette barre sur le grand A comme en relief et elle figure alors le grand phi qui vient boucher cet abîme et vient permettre la jouissance sexuelle. Soit vous lisez S de grand A barré avec ce trou et vous avez affaire à l'impossible. Soit vous lisez que le grand phi vient cacher cet impossible, et donc permettre l'accès à une jouissance sexuelle. C'est à dire qu'une femme n'est pas toujours devant l'abîme. Mais les femmes y sont beaucoup plus affrontées néanmoins.

Alors il faut donc maintenir l'écart entre les deux écritures S de grand A barré et grand phi, c'est indispensable puisque la jouissance féminine, ah voilà l'énigme de la jouissance féminine, se trouve justement divisée par leur différence. Et cette division de la jouissance en éclaire l'énigme. « Pas toute » dans la fonction phallique voudra dire avoir un rapport énigmatique avec S de grand A barré mais aussi avoir rapport avec le phallus qu'elle va aller chercher évidemment du côté masculin.

Avant d'aborder cette question de la jouissance féminine qui a été négligée radicalement par la philosophie, ce qui va de pair avec le peu de considération de leur intelligence (cheveux longs et idées courtes selon Nietzsche) alors donc effectivement les femmes ont été exclues de la philosophie sauf à ce qu'elles se fassent évidemment toutes phalliques comme les hommes, et encore ! Mais la question de la singularité de la position féminine, de la jouissance féminine, du désir féminin si délicat, si bringuebalant, eh bien, a été radicalement négligée par la philosophie et par la théologie bien sûr. Sauf que, dans la théologie, il va se passer quand même quelque chose !

Alors, avant d'aborder cette question je voudrais préciser ce point : Lacan semblait poser la jouissance, comme nous l'avons vu d'abord dans une infinitude comme préalable à l'introduction du signifiant phallique qui vient limiter cette jouissance infinie. Mais dans *Encore* Lacan va poser le primat du langage et de l'inscription phallique pour les jouissances masculines et féminines.

Primat de l'inscription phallique qui va indiquer que la jouissance spécifique des femmes dans son rapport à S de grand A barré n'est pas en deçà du phallus mais bien au-delà.

Ce n'est pas une jouissance de l'Autre qui serait une jouissance psychotique, mais une jouissance d'un grand Autre barré. Lacan l'appelle jouissance autre.

Cette jouissance autre, si elle apparaît comme un au-delà de la jouissance phallique, si même elle est hors langage (nous allons voir que la question de l'indicible est centrale) eh bien elle est posé comme un au-delà du langage mais par le signifiant lui-même.

C'est un retournement théorique fondamental car il ne s'agit pas de retourner à un obscur biologique. Non, on est au-delà du phallus. Pas en deçà. Et cet au-delà est produit par le langage lui-même. Voilà. Nous sommes bien parlêtres et les femmes sont des parlêtres. Lacan va substituer à l'Être au sens ontologique et philosophique ce qu'il va appeler l'Être de la signifiante. Cette jouissance autre est donc supplémentaire, c'est un supplément de jouissance et non un complément de jouissance. C'est un supplément mais qui de plus, ne fait pas « trait » c'est à dire ne peut servir à construire un universel des femmes. Ça ne ferme pas l'ensemble ouvert des femmes. Cela ne les caractérise pas par un trait unaire qui rangerait toutes les femmes sous la bannière de la jouissance que Lacan nomme par ailleurs, folle et énigmatique. Bien que Lacan dise aussi dans une formule paradoxale et équivoque « elles ne sont pas folles du tout ».

Ainsi une femme va-t-elle se trouver divisée par la jouissance plutôt qu'être un sujet divisé. Puisqu'elle a rapport, d'une part avec le signifiant phallique qu'elle va trouver chez un homme, qu'un homme peut incarner pour elle. L'homme en est l'incarnation, ce n'est pas lui qui est le signifiant phallique, mais ce qui s'est mis en place avec son propre père. Mais le père ne la reconnaîtra que comme fille et il faut un homme qui la désire comme femme pour que sa féminité puisse avenir. C'est aussi évidemment ce contre quoi beaucoup de jeunes femmes se révoltent sans néanmoins le savoir.

Par ailleurs elle a affaire à S de grand A barré, radicalement toujours autre, qui ne la fonde pas non plus dans une identité mais qui la rend toujours Autre à elle-même dans une sorte d'absence.

Du côté masculin, la jouissance phallique entraîne la mise en place du fantasme, soutenu par l'objet a cause du désir : c'est par cet objet a que la fuite des signifiants se trouve arrêtée, le manque dans l'Autre bouché, la barre en creux sur le grand A voilé. La tentative de l'objet perdu oriente le désir inconscient, et fait la jouissance – ratée certes – mais qui tient lieu de rapport sexuel.

Qu'est-ce donc qui va suppléer du côté féminin au rapport sexuel, puisque si elle a affaire à l'objet phallique, l'objet a néanmoins se dérobe puisque non validé par le Père.

Qu'est-ce donc qui va prendre la place du fantasme pour une femme et suppléer au rapport sexuel.

C'est Dieu répond Lacan. Voilà qui est surprenant ! Qu'entend-il par là ? Mais voilà, qu'entend-il par-là ?

Le terme de biglerie va venir pointer cela, à quoi une femme à affaire. : d'une part le partenaire d'une femme c'est l'au moins un, ce Un dans le réel, métaphorisé par le nom du Père ; c'est le bon vieux Dieu, l'Autre de la parole. Mais d'autre part, du côté de la jouissance autre, c'est « l'autre face de Dieu », « qui n'a pas fait son exit, sa sortie ». Ce n'est pas un autre Dieu, il n'y en pas deux, mais dit Lacan : « il n'y en a pas un non plus ».

Lacan va chercher chez les mystiques l'incandescence de paradoxes de la position féminine. Ce n'est pas qu'il n'y ait pas de mystiques du côté viril, et aussi des hommes en position féminine illustrant ainsi une mystique dite féminine. Mais le fait est que l'expérience mystique dans sa radicalité révélatrice est du côté du « pas tout », du « pas toute une » comme le dira Melman.

Le christianisme en favorisera le déploiement bien que l'Eglise officielle et l'Inquisition furent plus que méfiantes, persécutrices et n'hésitèrent pas à en brûler quelques unes sinon beaucoup. Même Sainte Thérèse fut très sérieusement menacée et les Béguines dont je vais vous parler furent décimées. C'est dire combien l'expérience mystique n'est pas l'expérience religieuse.

Par ailleurs, ni l'Islam ni le Judaïsme n'ont permis un tels déploiement, les femmes ayant eu très peu de chance de survivre en dehors du mariage et de la stricte dépendance dans leur vie spirituelle de leur ?? mari. Ce dernier point est encore pire en dehors des religions du livre.

Dans le Christianisme, outre la valeur que le Christ accordera aux femmes, Marie, Magdalena, elles ont eu les couvents pour échapper à l'obligation phallique traditionnelle (épouse, mère). Mais ce qui caractérise le Christianisme, comme le dira Lacan au début de son séminaire *Les non dupes errent* lorsqu'il commencera à se servir des nœuds borroméens, ce qui caractérise le Christianisme, c'est que l'amour y est en position de rond symbolique, c'est à dire de commandement et non pas en position d'imaginaire. Bien évidemment, la dimension narcissique de l'amour est lourdement soulignée par la psychanalyse : Freud et Lacan. Il arrivera même de dire à Lacan que l'amour est toujours réciproque. Mais les mystiques font soigneusement la distinction. Si vous lisez la magnifique autobiographie de Thérèse, vous verrez comme elle nous apprend qu'il lui faudra 17 ans de Carmel pour s'en débarrasser car le narcissisme venait sans cesse se glisser dans les mortifications même qu'elle s'imposait : souffrir plus qu'un autre, pour être meilleure que les autres, plus brillante, plus admirée, plus aimée de la Mère Supérieure, du Christ, des autres Carmélites etc. Pas dupe, Thérèse ! Pas dupe non plus Madame Guyon qui pour atteindre la vastitude et la liberté intérieure savait qu'elle devait accepter les humiliations et persécutions de sa famille dans l'indifférence. Chez Lacan, la réflexion sur l'amour du « par-être », qui ne nous fait serrer dans nos bras que la silhouette de notre partenaire, va très loin.

L'amour serait censé viser l'Être au delà de toute satisfaction de plaisir ou de par-être. C'est cet amour-là qui est mis au pinacle dans le Christianisme. Mais avec des conséquences redoutables car c'est le corps qui dès lors se trouve en position imaginaire et la mort en réel. Mais quel corps ? Il s'agit d'un corps vidé du désir sexuel, un corps de mort, glorieux, le corps de la résurrection. Si l'amour est au commandement, cause et Être, alors le désir est chassé de sa place à lui de commandement et dit Lacan : « c'est bien là que se réalise cette chose folle, ce vidage de l'amour sexuel, cette sorte d'insensibilisation de ce qui le concerne ».

Alors, notre époque semble bien loin de cela. N'avons-nous pas mis de la sexualité un peu partout ? Berlusconi et ses girls ne voisinent-ils pas avec le Vatican par exemple ? Ou plus simple, la liberté sexuelle des jeunes, fort sympathique n'est-elle pas bien admise ... certes mais justement pas si simple quant à la subjectivité féminine qui est impliquée.

Comment situer les mystiques et que vont-elles nous apprendre dans ce contexte sur la sexualité et l'identité féminine.

Les mystiques vont soutenir la visée de l'amour, celle de l'Être, de l'Être divin certes, mais en tant que celui-ci concerne moins le Un fondateur que l'Autre de l'Autre, un Un certes unifiant et situé dans l'infini mais pourtant supposé atteignable sans ratage dans « l'union mystique ». C'est dire que cet amour infini est sans loi, hors la loi et a pourtant maîtrise sur toute chose.

On comprend pourquoi Lacan évoque la « biglerie » des deux faces de Dieu car les mystiques ne récusent pas le bon vieux Père mais le débordent par ce ravissement vers S de Grand A barré, hors phallus, hors limite phallique, lieu où la fonction symbolique est annulée.

Il n'y a pas psychose mais un certain flirt avec elle ; ceci ne valant pas que pour les mystiques mais pour la subjectivité féminine en général, lorsqu'elle ne s'est pas vouée par réaction à être « toute phallique ». Cela vaut aussi pour notre époque.

La mystique féminine déplace ainsi le nœud borroméen du Christianisme tel que Lacan en a donné l'épure.

Car, ô surprise, ces mystiques vont inventer une érotique remarquable où Dieu ou l'Être s'atteint mais d'abord à travers « la sainte humanité du Christ » voir celle d'un beau jeune homme. La transcendance est bien visée mais à travers l'immanence.

Je vous lis un poème, et parce que les poétesses mystiques sont plus rares en Islam j'ai choisi un poème de Rabi'a Al-Adawiyya, la grande mystique de l'Islam.

*Mon allégresse, mon désiré, mon appui, mon compagnon, ma provende, mon pôle*

*Tu es de mon cœur le souffle, tu es ma toute espérance ô mon intime*

*Le désir que j'ai de toi est mon viatique*

*Sans toi qui est ma mienne vie, sans toi qui es ma garantie*

*Je ne me serais hasardée dans l'immensité des terres*

*Tant de grâce à moi proposée, que d'offrandes, que d'avantages et de présents tu m'as donné*

*Ton amour, désormais mon destin, ma fortune*

*Pour l'œil de mon cœur altéré s'est révélé splendeur*

*Je n'ai d'autre que toi qui du désert fait fleur,*

*Ô faite en moi fermement établi*

*Tant que vivante je serai de toi je ne m'éloignerai*

*Tu es de ma nuit le seul maître au sein de mon intimité*

*Et s'il advient qu'en moi tu te complaises alors*

*Ô désir de mon cœur j'exploserai de joie.*

Traduction Salah Stetié

*In Rabi'a de feu et de larmes*

Une érotique, c'est une élaboration de la relation amoureuse et d'un rapport au désir qui franchit les interdits de la loi et qui met Eros au dessus de la morale.

Les femmes mystiques chrétiennes, et notamment les Béguines qui appartiennent à la mystique rhénane, ainsi que Thérèse d'Avila, furent aidées dans l'écriture qu'elles donnèrent de leur expérience par, au XIIème siècle, la naissance de la poésie courtoise qui célèbre aussi la Dame inaccessible. L'amour mystique a pu se glisser dans les apparences et les règles de la *Minne* qui pourtant est avant tout, d'après Lacan, une feinte très intelligente pour masquer l'absence de rapport sexuel.

L'amour mystique, lui n'est pas une feinte littéraire. Voilà ce qu'écrit Hadewijch d'Anvers : « depuis l'âge de dix ans, j'ai été pressée par l'amour. Il (Dieu) s'est révélé par tout ce que je découvrais entre lui et moi dans le rapport intime de l'amour, car les amants n'ont point coutume de se cacher mais de se manifester au contraire l'un à l'autre dans le sentiment réciproque lorsqu'ils se savourent jusqu'au fond, se dévorent, et boivent et s'engloutissent sans réserve ». (Lettre 11). Cette érotique vise sans conteste au réel de celui qui est aimé : c'est cela l'expérience mystique, elle conjoint une érotique immanente où le corps sensuel est éminemment concerné - ce n'est pas néanmoins le corps phallique – avec la béatitude qui est supposée pouvoir être vécue dans l'au-delà et que Dieu lui accorde néanmoins parfois dans le ravissement. « Là » dit Hadewijch « je jouis de Lui comme je le ferai dans l'éternité ».

Thérèse décrira magnifiquement les étapes de ce parcours de ce ravissement : larmes, puis sentiment de présence du Bien-Aimé, puis la Voix, puis les visions, puis la présence réelle (non le sentiment de), puis le Vol de l'Esprit, puis l'Union mystique ; mais là apparaît l'indicible. Elle est Dieu, ce que ceux qui voulurent la protéger corrigèrent en « unie à Dieu » pour cause d'Inquisition. Elle même d'ailleurs, lorsqu'elle revenait de ce Vol de l'Esprit et qu'elle se divisait à nouveau, elle-même pouvait se demander avec angoisse si elle n'avait pas été la proie du démon.

Il ne faudrait pas croire que ces femmes qui débordent les textes officiels de la religion en seraient ignorantes. On peut trouver les éléments d'une solide métaphysique chez Hadewijch et Thérèse fréquentait les plus grands lettrés espagnols : Pierre de Alcantara et surtout son petit Sénèque, c'est à dire Saint Jean de la Croix qu'elle contribuera à sauver de l'Inquisition.

Ceci est corrélatif dans le christianisme de la rencontre avec l'hellénisme, ce qui positionne ce rond du symbolique à la fois comme commandement et désir mais désir de Dieu (Que Ta volonté soit faite) qui agit, s'Il veut, quand Il veut, là où Il veut, mais aussi avec raison.

Je ne développe pas ici ces points sauf à remarquer que la conceptualisation n'est pas un refus, comme il l'est chez tant de femmes, du moins chez les plus grandes d'entre les mystiques, et que cela « assure », « solidifie » une subjectivité empreinte d'une certaine fragilité, puisque susceptible d'être ravie et donc de disparaître : extinction du sujet qui rend proche de la psychose.

Cependant aussi, ces femmes peuvent se monter capables d'une activité phallique extraordinaire : ce fut le cas de Thérèse qui parcourut toute l'Espagne, se démena auprès des Grand d'Espagne, religieux ou aristocrates pour fonder le Carmel Déchaussé, c'est à dire un redoutable type de couvent où la plus grande austérité devait servir la Contre-Réforme en faisant concurrence à l'austérité protestante.

Jouissance divisée donc et non division du sujet dans le désir, tel qu'il s'écrit du côté mâle.

Ce que met en évidence la mystique féminine c'est donc qu'il existe une jouissance autre qui bien que pouvant s'appuyer sur l'image ou le sentiment de présence d'un petit autre incarné, fut-il le Christ, est hors phallus. Cette jouissance est dite par Lacan « du corps » ; nulle plus que Thérèse en porte le témoignage étonnant au point que cette « céleste folie » selon elle, la catatonise jusqu'à ce qu'on la croie morte et que l'on creuse sa tombe : elle se réveille au dernier moment. Elle « meurt » dit-elle « de ne pas mourir » c'est à dire du désir véhément de retrouver cette jouissance.

Toutes les mystiques témoignent néanmoins de toutes les grandes souffrances que cela implique car Dieu est souvent absent, l'amour ne Le fait advenir à la présence que rarement : longues périodes de sécheresse donc, et lorsqu'il est là le risque de mort par disparition subjective ainsi que des phénomènes étranges du corps qui se brise les mettent en danger et ce ne sont pas les privations imposées et les douleurs qui sont difficiles, « c'est », dira Hadewijch, « c'est que l'amour est une exigence terrible, que le fond de l'amour n'est jamais atteint ». Le sujet délivré certes du phallus se trouve donc livré sans défense à une dette d'amour sans limite qui demande toujours plus jusqu'à la mort réelle cette fois : « L'amour fait goûter la mort violente à notre cœur » dit la Béguine et pourtant il y a aussi « fruition commune et réciproque, bouche à bouche, corps à corps, âme à âme »

Bien sûr les mystiques représentent un extrême et c'est leur extrême qui nous apprend quelque chose de cette difficulté, fragilité, complexité de l'identité féminine « pas toute ».

Dans la clinique contemporaine, la nouvelle clinique, nous rencontrons des jeunes femmes très libres et très sympathiques qui vivent avec un « copain » pendant un temps limité, puis un autre etc. Mais souvent les choses changent lorsqu'elles rencontrent celui dont elles ont envie d'avoir un enfant. Il ne s'agit plus de copinage et elles rentrent souvent dans une demande d'amour, parfois une demande d'amour infinie qui peut les emporter jusqu'à la mort si leur rapport au grand Autre n'a pas été réglé de façon adéquate. Rappelons que pour Lacan, afin qu'une femme puisse accéder à cette division de la jouissance, encore faut-il que son partenaire masculin respecte cette légère « absence à elle-même » qui au moins l'habite.

Nous laisserons ces développements sur la clinique contemporaine pour d'autres interventions.

**Marie-Charlotte CADEAU**



**URL source:** <http://ephep.com/fr/content/conf-ecrite/mccadeau-la-question-identite-feminine>

**Liens:**

[1] <http://ephep.com/fr/conf%C3%A9renciers/m-c-cadeau>